

# Mauvais genre

Catherine Colo

– Tu fumes trop, maman.

Elle tousse, légèrement affaissée sur la table, gratte d'un ongle nonchalant la vieille tache de la toile cirée, balance sa pantoufle marron au bout de son pied enflé et me sourit, le regard un peu las et triste.

Je me lève, prends le cendrier, ouvre du pied la porte sous l'évier et vide les mégots dans la poubelle, referme d'un coup sec le robinet ; je crois bien qu'il goutte depuis vingt ans. En reposant le cendrier devant elle, je caresse doucement ses cheveux blancs et l'embrasse sur le front. Elle sent toujours la poudre de riz.

– Merci ma douce, et elle retient ma main dans les siennes.

Je referme doucement son peignoir, me penche et renfile à son pied son pauvre chausson avachi.

\* \* \*

Brillantes et argentées, fines et pointues, bordées de fourrure rose, que je les aimais ses mules ! Elles étaient pour moi la féminité incarnée, la séduction extrême, le comble du

raffinement. Dès qu'elle rentrait à la maison, légèrement essoufflée de nos six étages, elle envoyait valser ses escarpins en disant « Oh quelle journée ! » et enfilait ses mules. Elle avait des pieds si mignons !

Elle revenait du marché Saint-Pierre « Regarde- moi ce coupon ! Tu vas voir c'que j'veis en faire ! », rapportait un râble de lapin « aux petits oignons, il va nous faire trois jours » et elle riait, riait... Du bus pris sans ticket, de ses essais de parfum au Bon Marché, de tout, de la vie... Elle venait parfois me chercher à l'école, mais pas trop. « J'sais bien que j'ai mauvais genre » ; elle voulait que je fasse des études. Moi j'aimais son genre, je ne le trouvais pas mauvais : j'avais la maman la plus gaie de la terre, je l'adorais.

\* \* \*

Je l'ai aidée à se coucher, me suis allongée près d'elle sous les draps, j'ai frotté mes pieds contre les siens pour les lui réchauffer, comme d'habitude, elle m'a dit :

– Récite-moi encore *L'albatros* que j'oublie ce dernier client, et elle s'est endormie.

Je retourne à la cuisine, ouvre la fenêtre qui coince, allume une cigarette et regarde la petite cour. La pluie qui gicle dans la gouttière, le clapotis sur le zinc. Tout a bougé dans notre vie, pas la cour. Les vieux pots, de maigres plantes qu'on oublie d'arroser, un rai de soleil entre seize et dix-huit heures au printemps, des fientes de pigeons sur le sol pavé et les rebords de fenêtres. En été, on y descendait une petite table pliante et

des chaises en plastique, du rosé et deux verres, il y faisait frais, c'était nos vacances. A cinq ans, je buvais déjà du vin. Elle aimait trop la fête pour la faire seule, et puis j'aimais ça.

\* \* \*

J'ai dix ans et on est bien toutes les deux dans notre petit trois pièces de la rue Caulaincourt. J'ai fini mes devoirs, maman se penche sur mon cahier, ses mèches folles caressent les pages : « On vous en apprend des choses ! ». Elle allume la TSF, j'aime ce bruit quand elle tourne le bouton et cherche les grandes ondes, Piaf, Maurice Chevalier, et dit comme tous les soirs « Un p'tit repos avant le boulot ».

Maman est dame-vestiaire au music-hall Palace de la rue Fontaine. A deux cents mètres du Moulin-Rouge, un peu moins classieux mais chic quand même. Elle commence à vingt heures et finit à pas d'heure, parfois même un peu plus tard.

On prend d'abord l'apéritif, toujours. Elle pose son pied nu sur une chaise devant elle et, penchée, la cigarette à la bouche et l'œil plissé, applique son vernis rouge. Elle se redresse, « C'qu'il fait chaud ! » et agite les deux pans de son déshabillé en nylon façon soie. J'aime la regarder, elle est belle. Elle fait toute seule son indéfrisable et sa couleur. Quand elle m'emmène au Palace avec elle, le vendredi soir parce que le samedi y a pas école, elle me fait les mêmes boucles qu'elle au fer chauffé à la flamme du gaz. Quand ça tire, elle dit toujours « Faut souffrir pour être belle ». On se regarde dans la glace et on rit.

J'aime ça, le vestiaire du Palace. Et surtout le comptoir en bois juponné de velours brun avec la petite tablette à droite qui se soulève pour nous laisser passer. Une fois rabaisée, on est dans notre cabane, je joue à la marchande.

Le vestiaire est juste sur le côté en entrant dans le hall, après la grande porte noire et brillante au-dessus de laquelle clignotent les grandes lettres rouges MUSIC HALL PALACE. Tout est rouge au Palace, de la moquette bouclée aux drapés des plafonds, des nappes aux abat-jour en papier plissé, des divans rococo au grand rideau carmin de la scène. Et quand c'est l'ouverture, que les centaines de boules à facettes s'allument, on dirait que la salle saigne. C'est magique.

Il pleut à verse ce soir, « des trombes » rouspètent les spectateurs en se bousculant à l'entrée. Ils agitent et replient leurs parapluies, nous les tendent pour qu'on y attache l'étiquette, « Note les numéros dans le cahier » me rappelle maman dans son uniforme : tailleur bleu marine cintré à la taille, bas à couture et escarpins vernis. Ça sent la laine mouillée, le parfum, le tabac et le bitume de la rue. J'aime le poil de chameau beige qui retient les gouttes, et l'astrakan luisant de pluie dans lequel j'ai envie d'enfourer le nez. Le cintre, l'étiquette et son élastique, la grande penderie au fond, et puis le ticket qu'on détache du carnet à souche « Le 24 pour vous Monsieur, et le 25 pour Madame, ne les perdez pas surtout », avec toujours le sourire gracieux que maman m'a appris à faire devant le miroir du cabinet de toilette.

Il y a les habitués, qui l'appellent Suzie alors qu'elle s'appelle Raymonde, qui me disent « Mais t'en finis pas de grandir, toi ! » et qui en partant laissent une pièce dans la petite corbeille. Maman appelle ça « du beurre pour les épinards », alors qu'elle ne met jamais de beurre dans les épinards, mais une béchamel délicieuse. Certains hommes viennent en couple. « Tu penses bien que c'est pas leur femme ! » m'a dit un jour maman, mais je ne dois pas bien penser parce que je n'ai pas compris pourquoi. Ces soirs-là, c'est un billet qu'ils posent dans la corbeille.

On ne doit pas quitter le vestiaire de la soirée. Mais quand tout s'éteint, qu'on est dans le noir, qu'on ne voit pas le public mais qu'on le sent, qu'on entend les bouchons de champagne qui sautent et les femmes qui commencent à glousser, on se penche en avant sur le comptoir pour regarder le spectacle. On ne voit pas tout parce qu'il y a deux poteaux qui bouchent un peu la scène. La batterie gronde, enfle, l'orchestre attaque, tempo scandé, de plus en plus rapide, lentement le lourd rideau s'ouvre et les décors apparaissent, disparaissent, comme s'ils glissaient sur l'eau. Sous leurs immenses éventails de plumes d'autruche qui bruissent et qui froufroutent, les girls aux seins nus, aux cache-tétons dorés attaquent les french-cancans endiablés. Les corps en sueur scintillent sous les paillettes et les parures de strass, les longues jambes en résille se lèvent en cadence, les hauts talons claquent au sol quand, soudain, la frénésie s'arrête. Les lumières s'éteignent. Roulement de batterie en sourdine. Sort alors des coulisses, lentement, dans

des traînées de nuages blancs, un immense char doré : la salle fait « ah ! ». Allongée nue, un boa de plumes rouges enroulé autour du corps, c'est la « meneuse », celle qui clôturera la soirée sous un projecteur bleu cobalt dans une danse « langoureuse et lascive » (ça, c'est une jolie dame à fume-cigarette doré qui l'a dit un soir en sortant). J'adore ces deux mots, je les répète tout le temps, mais maman réplique, « C'est érotique » d'un ton sec qui ne lui ressemble pas.

De toutes façons, maman ne l'aime pas la « meneuse », qu'elle appelle la « crâneuse », celle qui ne vient jamais nous voir après le spectacle, alors que les filles arrivent en nage, serviette éponge autour du cou, cigarette au bec et rimmel dégoulinant, pour un « piapia » comme elles disent avant de filer dans leurs loges.

J'aime ça ! Mais ce que je n'ai pas aimé, hier, c'est après. Un gros bonhomme ventru et transpirant, l'air sûr de son fait, est passé le dernier pour prendre sa gabardine. Il riait fort, a pris maman par le cou – ça c'est normal –, lui a mis une petite tape sur les fesses – ça aussi, ils le font tous – mais lui a dit « Comme d'hab' Suzie, j't'attends ! ». Il parlait comme s'il voulait faire jeune, ça m'a fait de la peine pour maman, je ne sais pas pourquoi. Elle a juste dit « Pas devant la petite », l'homme est parti, on a fermé le vestiaire.

On est rentrées, bras dessus bras dessous, mais ce n'était plus pareil. La rue n'avait plus son odeur de nuit, on n'a pas ri en regardant la lune flotter dans le caniveau, du reste il n'y avait pas de lune. Elle m'a couchée et m'a dit « Dors, je sors un peu, je

reviens vite ». Je savais pourtant qu'il lui arrivait souvent de rentrer tard, mais là... J'avais un peu envie de pleurer, et je ne savais plus si j'avais encore envie d'être dame-vestiaire et d'avoir mauvais genre quand je serai grande.

\* \* \*

Quand je suis entrée en CM2, on nous a distribué des fiches à remplir. A la troisième ligne, il y avait « Profession du père ». Je suis passée à la ligne d'après, j'ai tout rempli, puis je suis revenue à cette troisième ligne, j'ai rayé « du père », écrit « de la mère », et puis « dame-vestiaire ». Mais j'avais l'impression de faire mal. Le soir, quand j'en ai parlé à maman, elle m'a dit « Tu n'avais qu'à mettre employée », mais elle n'avait pas compris, ce n'est pas ça qui m'avait fait mal.

Alors je me suis assise à la table de la cuisine et j'ai osé :

– C'est quoi ton nouveau métier, maman ?

Parce que je sais qu'elle me répond toujours, me dit toujours la vérité. Elle a ri, soufflé sur ses ongles pour faire sécher son vernis :

– Comment ça ma louloute ? Tu veux pas qu'on se fasse des crêpes ?

Mais quand elle m'a regardée, elle a vu que j'étais sérieuse. Alors elle a sorti le guignolet-kirsch, les deux verres tulipes et s'est assise en face de moi.

– C'est pas un nouveau métier, c'est juste un autre.

– Un autre comment ?

– Un autre pour avoir plus de sous.

Et sans se lever, elle a tendu le bras et ouvert la porte du bahut pour prendre des cacahuètes.

– T'en veux ?

– Tu fais quoi dans cet autre métier ?

– Je fais... Je donne de la joie aux hommes qui n'en ont pas.

– C'est quoi, ça ?

– C'est juste leur donner le plaisir que leurs femmes ne leur donnent pas.

– Et tu fais quoi ?

– Comme à toi, des câlins, et je les fais rigoler. Et si on dînait maintenant ?

J'avais pas trop faim, juste envie qu'on reste encore assises.

– Il s'appelle comment ce métier ?

– Il n'a pas de nom.

– Y a une fille dans ma classe, celle qui est assise à côté de moi, elle connaît pas non plus le nom du métier de son père, alors j'ai regardé, elle a écrit « Monsieur qui travaille dans un bureau »

Alors là maman a éclaté de rire, toussé en rallumant une cigarette :

– Alors t'as qu'à mettre « Madame qui travaille dans une chambre ». Tu me fais trop rire ! Allez hop, on s'les fait ces crêpes maintenant ?

\* \* \*

Hier soir maman est rentrée, a enlevé ses escarpins sans les envoyer valser et n'a pas mis ses mules.

– Mauvais jour, j'suis virée, trop vieille pour le Palace.



J'ai attendu qu'elle rie, mais elle n'a pas ri. Elle est allée à la penderie chercher ses chaussons qu'elle garde pour l'hiver. J'ai tout de suite compris qu'on allait changer de vie.

– On s'finit le râble de lapin ? J'vais rajouter des champignons.

Je crois bien que c'est le premier soir où on n'a pas pris l'apéritif. Elle a quand même allumé la radio, touillé le plat dans la cocotte en chantonnant « La vie en rose », mais quand elle a levé les yeux et vu ma tête, elle a posé la cuillère en bois en équilibre sur la gazinière et s'est précipitée vers moi.

– Oh ma louloute, sois pas triste !

Elle m'a serrée, embrassée, a pris mon visage entre ses mains :

– T'en fais pas, elle a de la ressource ta mère ! Et pour commencer, va vite t'habiller pendant que je me remaquille, j'éteins le feu, on va s'faire un bon gueuleton chez Chartier!

\* \* \*

J'ai douze ans maintenant, et je suis dans la deuxième partie de notre vie. Maman rit toujours, mais moins qu'avant.

– Tu peux descendre à la cour? J'en ai pas pour longtemps avec lui.

Elle a gardé ses habitués, des vieux surtout, et dit souvent « comme moi qui le deviens ». C'est vrai qu'elle m'a eue tard, d'un homme dont elle ne m'a jamais parlé, la seule chose qu'elle ne m'ait jamais dite. Ou plutôt, elle ne me dit peut-être pas tout quand elle sait que je le comprendrai toute seule.

Je descends la table et la chaise en plastique, je les mets sous l'auvent quand il pleut, je reste en manteau en hiver, je

m'installe et fais mes devoirs. Maintenant qu'on ne va plus au Palace et que j'ai compris – toute seule, elle avait donc raison -, je veux devenir médecin.

Ça ne dure jamais très longtemps, trois quarts d'heure au plus. Ça s'appelle « Travailler en chambre ». Pour me faire signe que la voie est libre, elle pose la bouilloire sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Au début, je remontais chaque fois les six étages avec la table et la chaise. Maintenant, je les laisse dans la cour. Quand je rentre dans l'appartement, ça sent un parfum sucré un peu écoeurant. Maman a remis son déshabillé, elle le garde toute la journée depuis quelque temps.

Un cri. D'un bond, je suis debout, renverse la table, mes cahiers, monte l'escalier quatre à quatre : maman est assise à la table de la cuisine, un gant rempli de glace posé sur l'œil droit. « Un salaud celui-là ». Elle n'en dit jamais plus, on se comprend, et elle me fait un petit sourire dérisoire.

Une femme de l'aide sociale est passée hier. Les voisins ont fait un signalement. Elle a demandé à maman de rester dans sa chambre et on a parlé. J'ai surtout répondu à ses questions. Elle était tout en gris avec un cartable sur les genoux, mais elle était gentille. Quand elle s'est levée pour partir, elle m'a dit « T'es une brave petite ». Mais je n'ai pas trop aimé parce qu'avec maman, je ne me sens jamais petite.

Maman, elle, m'a embrassée et dit « T'es bien ma fille, toi », et ça, je préfère. Elle est repartie dans sa chambre, je l'ai entendue farfouiller, chantonner, elle est revenue toute pimpante, maquillée et pomponnée, et avait mis ses mules.

– On l’a échappé belle ! Ça s’fête ça. Fait beau, en route, on va marcher au canal Saint-Martin.

Elle a même gardé ses mules pour la promenade et on était heureuses, heureuses...

On s’est arrêtées pour regarder...

On est entrées chez...

On a mangé des...

Elle m’a dit : « Ça t’dirait si... ? »

Et on est rentrées, un peu pompettes, elle a perdu une mule et trébuché au cinquième ; arrivées à la porte elle m’a demandé « T’as la clef ? », on l’avait oubliée, on s’est assises sur la dernière marche et on a ri, on a ri...

Et après ? Après...

Rien, parce qu’après elle, je n’ai jamais trouvé avec qui je pourrais rire, faire la fête, aimer la vie. Un, une fois, qui était juste gentil ? Une, une autre fois, qui s’appelait Suzie ? Oui, peut-être, mais jamais personne avec ce délicieux mauvais genre ...

## L'AUTEURE

Vive l'entrée dans la vieillesse qui m'a offert la liberté et la magie de l'écriture ! Graphologue-Conseil auprès d'entreprises, Psychothérapeute, toujours en activité, j'ai découvert il y a cinq ans grâce à Annette Targowla d'Aleph que ce qui sommeillait en moi depuis si longtemps pouvait être mis en mots. Sans elle, je n'aurais jamais osé. Mes activités m'avaient amenée à publier deux ouvrages, mais quitter la technique pour la fiction me semblait bien présomptueux. Etre lue, appréciée et publiée par Au fil de l'Aire, le Prix Albertine Sarrazin et la revue Rue Saint Ambroise (n°48) m'encouragent à vivre encore longtemps ce magnifique bonheur d'écrire.